# Au plaisir des lecteurs

Autor(en): **Merlin-Kajman, Hélène**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **62 (2015)**

Heft 1: **Fascicule français. Transitions**

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-587492

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# Au plaisir des lecteurs[1]

Crise de la littérature, crise des humanités et des sciences sociales : qui n'en a pas entendu parler, qui ne voit pas que certains en sont obsédés ? Le diagnostic est partagé ; les explications, nullement ; les solutions, encore moins. Bonne occasion pour se saisir de la question à une tout autre échelle.

Le mouvement *Transitions*, qui regroupe des chercheurs, des enseignants, des étudiants, refuse de s'installer dans une déploration sans rapport avec le monde tel qu'il s'offre à nous. Qu'une cassure ait eu lieu, c'est indiscutable : la littérature n'occupe plus le centre de la culture occidentale ; les élites ne sont plus lettrées, n'ont plus besoin de l'être pour prendre place parmi les décideurs. Mais on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, fût-il celui de la littérature. L'ère du soupçon est passée par là, et nulle Renaissance ne se profile à l'horizon.

Infiniment sophistiquées dans leurs méthodes, les études littéraires ont tellement interrogé « la » littérature, tellement contesté ce singulier lui-même, qu'on peinerait à définir leur objet propre. Dans le sillage de « la nouvelle critique », le « littéraire », comme certains préfèrent dire désormais, a été transformé en objet de connaissance (sémiologique, historique, rhétorique, etc.) et déconnecté de toute *perception* esthétique. Enseignement supérieur ou secondaire, édition, médias : partout, cette démarche « scientifique » a profondément modifié le rapport aux textes. Impossible aujourd'hui de lire un roman « classique » sans notes de bas de page, sans devoir s'intéresser au champ littéraire de l'époque et aux stratégies du succès qui auraient porté l'auteur jusqu'à nous… *Objectivé*, le texte doit nourrir l'esprit critique, non plaire naïvement.

On refuse par-là que la littérature puisse être prise dans la simple continuité de la vie. Refus de la critique dite impressionniste, refus de la lecture biographique ou référentielle, refus des commentaires admiratifs cherchant à faire partager le plaisir, l'enthousiasme, la passion : seuls les spécialistes de la littérature la connaîtraient vraiment, seuls ils sauraient

[1] Texte paru dans *Le Monde*, « Le Monde des livres », 23 mars 2012.



Hélène MERLIN-KAJMAN, « Au plaisir des lecteurs », *Versants* 62:1, fascicule français, 2015, pp. 15-17

déjouer les pièges que tendraient la plupart des discours ou soutenir les rébellions ardentes que quelques autres inaugureraient.

Quoique nous soyons nous aussi des « spécialistes », nous refusons ces refus et ces missions, et avons décidé de nous mettre en *mouvement* : nous voulons inventer de nouveaux plaisirs, un nouveau style, de nouvelles questions, partager un nouveau paysage. Nous assumons l'incontournable relativisme de notre postmodernité, mais en le convertissant en geste et en acte. « La » littérature a varié historiquement ? Faisons-la varier encore une fois en l'*échangeant*. C'est-à-dire en pariant sur un cœur de la pratique d'où redistribuer les cartes : aimez-vous raconter des histoires ? Réciter des comptines, dire des proverbes, faire des calembours ? Voici les premières questions que pose le questionnaire que notre site invite à remplir, manière la plus rapide et la plus directe de nous défaire de toute position d'experts. Aimez-vous converser à bâtons rompus ? Faire des scènes (ou bien en faites-vous sans les aimer ?) Nous sommes, indécrottablement, des animaux littéraires. Rien à voir avec feu la mythification de la littérature ! Mais rien à voir non plus avec le langage binaire de l'informatique et les théories de la communication, fussent-elles justifiées par d'anciens rhéteurs. C'est à cette échelle anthropologique que nous nous situons.

Animaux bien-disants et beaux-diseurs, que voulons-nous faire de ce que nous voulons appeler « littérature » aujourd'hui ? La rejouer, et sortir du scepticisme éclectique par un pari qui tienne compte, lucidement, des plaisirs et des formes du commun dont elle a été souvent l'emblème.

Notre but, c'est de créer un lieu pour ce pari, pour ces questions, pour ces pratiques : bien-disance et beaux-discours, questions et déchirements compris.

D'où ce nom, *Transitions*. Nos « exergues » – nous lançons la mode : une citation, un court commentaire ! – le disent : nous *espaçons*, à la manière de ce que le psychanalyste Winnicott appelait l'aire transitionnelle du nourrisson. Chacun connaît le doudou, tombé dans le domaine public. On sait moins que pour Winnicott, le doudou est l'élément le plus visible de ce qui fonde la culture elle-même, dans le moment de transmission potentielle où les adultes font comme des plis en arrière d'eux-mêmes pour accueillir les enfants. Encore faut-il, ajoute-t-il, que nous ayons « *un lieu où mettre ce que nous trouvons.* »

Un espace de traduction de soi en direction d'autrui, en somme. « La » littérature n'existe pas hors de ses conditions concrètes d'usage et de

définition ? Soit ! À nous de les renouveler ! Le développement des nouveaux médias modifie fatalement sa place et sa fonction ? Soit ! C'est un site : une fenêtre, que nous espérons belle, fluide, navigable. Ceux qui l'aiment identifient sans peine des textes et des plaisirs derrière ce mot ? Soit ! Le questionnaire prend la balle au bond, nous la relançons : les réponses sont actes littéraires. Et convoquons les morts : déjà Corneille, Perec, Shakespeare ont répondu par pastiches. Nous suspendons la question de l'origine : d'où vient la littérature, qui l'a introduite, à quelles fins ? Partira-t-on d'Homère ? des mythes ? des sophistes ? des oracles ? des contes de nourrice ? des babils d'enfants ? Peu importe. Plutôt que de nous crisper sur des réformes ou des propos présidentiels, relançons, et *jouons*.

Le langage mathématique, le programme génétique n'expliqueront jamais à eux seuls les vivants que nous sommes, car les vivants que nous sommes ont besoin de la culture pour survivre : nous n'avons ni griffes, ni poils, ni crocs, ni becs, ni mandibules, nous n'avons rien que le langage ! La façon dont nous le partageons détermine notre façon de faire société. Il faut arrêter de le greffer sur des écrans de chiffres boursiers, de le sonder à partir des images de nos neurones : il faut le remettre à la littérature – cette chose commune un peu informe dont on peut à tout moment s'emparer librement pour s'entreparler – afin d'élargir un « tissu de sens » non religieux, non dogmatique, au travers duquel s'identifier sans figement identitaire.

L'ère du soupçon à l'égard de l'humanisme n'avait pas tort. Mais elle ne peut plus durer. C'est sur l'avenir qu'il faut parier : *Transitions* est d'abord un espace de projection. Nous prendrons au passé tout ce qu'il peut nous donner pour nous élancer. Nous n'avons pas de préjugés. Simplement des goûts, une envie de penser, et un désir de *style* – à la manière des avant-gardes, mais sans idée aristocratique du collectif, sans arrogance face à l'Histoire. Une avant-garde transitionnelle !

Hélène MERLIN-KAJMAN
*Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3*